

Miguel Gomes : contre l'austérité ou l'invention d'un nouveau cinéma

Philippe Gajan

Numéro 175, décembre 2015, janvier 2016

2010-2015 Les grands bouleversements

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79916ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gajan, P. (2015). Miguel Gomes : contre l'austérité ou l'invention d'un nouveau cinéma. *24 images*, (175), 23–25.

Miguel Gomes : contre l'austérité ou l'invention d'un nouveau cinéma

par Philippe Gajan



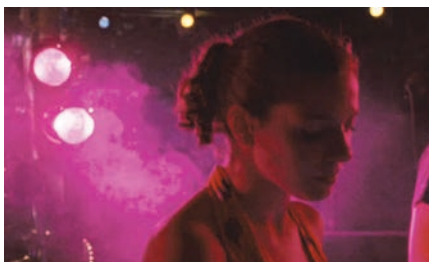
Les Mille et une nuits (2015)



De Miguel Gomes, il faudra un jour reconnaître l'humour, cette ironie facétieuse, un peu pince-sans-rire qui habite toute son œuvre, comme elle habite les personnages qu'il incarne à l'écran, sa silhouette désormais familière faisant de fréquentes apparitions dans ses films. Mais, surtout, il faudra reconnaître qu'avec *Les Mille et une nuits*, il aura accompli une révolution *dans* et *par* le cinéma. Car ses films, et plus particulièrement son dernier, ont pour objet, bien sûr, le Portugal, l'âme du Portugal pourrait-on dire, au temps de l'austérité (août 2013 - juillet 2014), mais aussi le cinéma auquel il confère une puissance formidable. Petit retour en arrière dans l'œuvre du cinéaste pour tenter de dresser un inventaire forcément incomplet de ses « inventions », tant formelles que narratives, qui précèdent ce monument d'une ambition folle.

CE CHER MOIS D'AOÛT (2008) : LE PORTUGAL ET SES HISTOIRES

Avec son deuxième long métrage, Miguel Gomes arpente la campagne portugaise au mois d'août, celle des fêtes de village, des romances et des feux de forêt. Ce qu'il expérimente avec brio en particulier, c'est le rapport entre documentaire et fiction. Mais contrairement aux appellations peu contrôlées docufiction ou fiction documentaire qui permettent avec plus ou moins de bonheur d'établir des résonances, de créer des relations inédites ou tout simplement d'introduire des exemples, des précisions, il orchestre le glissement de l'un à l'autre avec une facilité et une finesse remarquables. Lorsque l'on prend conscience, en fin de compte, qu'on va assister à la naissance d'un amour d'été, que celle qui, pour gagner trois sous, guette du haut de sa tour d'observation les signes d'un feu de forêt est aussi l'amoureuse et



Ce cher mois d'août (2008)

la chanteuse d'un des groupes de musique de bal populaire, que le producteur inquiet du film en train de se faire s'est mué en un père possessif, il est déjà trop tard. Ou plutôt, c'est à ce moment-là que le naturalisme du film prend tout son sens : nous sommes depuis belle lurette entrés en fiction, celle-là même qui naît des microrécits qui habitent chaque moment du monde. Cette nouvelle relation, ou plutôt cette fusion, sera sa marque de commerce. Ajoutons à cela, son amour immodéré pour les histoires, celles qui se racontent au coin du feu ou à la table d'un café (un peu comme Guiraudie et ses philosophes de comptoir qui réenchangent le monde), les légendes, fables et mythes qui enchantent, mais aussi qui révèlent le quotidien populaire, et voilà l'une des forces de son cinéma en place. Déjà, son premier long métrage *La gueule que tu mérites* (2004) adaptait (très très librement...) le conte *Blanche Neige et les sept nains*.

Dans *Les Mille et une nuits*, le grand vizir convoque sa fille Shéhérazade à un conseil de famille. Il se déroulera sur la grande roue (!). Là, entre ciel et terre, se tient ce très beau dialogue qui exprime les fondamentaux du film, du cinéma comme du monde :

« Où naissent les histoires? », demande le grand vizir.

« Des désirs et des peurs des hommes », récite Shéhérazade.

« À quoi servent-elles? »

« À les aider à survivre. À construire un pont entre les morts et ceux qui vont naître. »

Le pouvoir des histoires, le pouvoir du cinéma... c'est donc le programme de Miguel Gomes, à la fois une déclaration d'amour à son pays, le Portugal et à son peuple, immense pourvoyeur de récits. Mais aussi une déclaration de force. Le cinéaste a une confiance impressionnante en son art. Tant mieux pour



Tabou (2012)

nous : il ne se contentera pas de nous raconter une (bonne) histoire, il va les embrasser toutes, les faire tourner, à nous en donner le vertige.

TABOU (2012) OU L'INSCRIPTION D'UNE HISTOIRE INDIVIDUELLE DANS L'HISTOIRE ET LA MÉMOIRE COLLECTIVES

Avec *Tabou*, Miguel Gomes va rencontrer un plus large public. Moins déroutant que son film précédent, son troisième long métrage va lui valoir un beau succès critique. Moins déroutant, il faut le dire vite, car sa vision du Portugal colonial est fabuleusement fantaisiste et le crocodile mangeur d'homme est peut-être l'attribut métaphorique le plus étonnant de cette fantaisie. Surtout, la structure binaire que le cinéaste emploie, renverse la temporalité, puisque la partie contemporaine (même si elle est précédée par un extrait de film colonial) précède la partie coloniale.

« Quand on repart dans le passé, on réalise qu'il y a déjà le poids de cette culpabilité future. Même si l'on voit Aurora et Ventura en train de baiser et qu'ils sont sexys, on le sent : on a déjà vu mourir Aurora et on est guidé par la voix très fatiguée du vieux Ventura. Tous ces gens-là sont des fantômes ou sont en train de mourir. Aujourd'hui, le colonialisme est révolu, le cinéma classique est révolu, et si on veut parvenir à retrouver cette Afrique sexy et érotique inventée par le cinéma des années 40, il faut en passer par cette gueule de bois. Pour que tout cela ne devienne pas une simple copie, une fabrication ou un mensonge, il ne faut pas oublier qu'on arrive du futur. »¹

Certains ont cru voir là une vision nostalgique du colonialisme, ce qui est un contresens absolu dans la mesure où le « paradis perdu » est justement un pan de la mémoire collective que relaye le cinéma. L'hommage à Murnau dans *Tabou*, n'est pas la nostalgie de ce cinéma, mais la prise en compte de la fin de l'innocence. En d'autres termes, lorsque Gomes convoque l'histoire, ce n'est pas pour la juger, mais pour mesurer au présent son empreinte dans la mémoire collective.

RÉDEMPTION (2013) OU NAISSANCE ET PROFONDEUR DU POLITIQUE

Forcément moins connu que son illustre prédécesseur puisqu'il s'agit d'un court métrage d'une vingtaine de minutes, *Rédemption* est pourtant une véritable révélation tant artistique que politique. Tirant le maximum de bénéfice de cette situation d'entière liberté qu'offre paradoxalement le court métrage (petit budget, pas de pression liée aux résultats), Miguel Gomes réussit le tour de force d'aller plus loin



que dans *Tabou*, cette fois-ci en superposant histoires personnelles (au pluriel) et histoire collective. Sur des images d'archive (très fortes!), quatre personnes en quête de rédemption nous livrent un récit sous forme épistolaire, plus ou moins à la manière d'une confession. En superposant les temps et les lieux (1975, la Révolution des œillettes au Portugal, 2011 à Milan, 2012 à Paris, 1977 à Leipzig), en attribuant ces lettres fictives à des personnalités politiques bien réelles, le cinéaste crée des passages fulgurants entre tous ces éléments. Plutôt que d'engendrer de la confusion, ce « cinéma fusion » génère des significations inédites dans

un monde où désormais on cloisonne tout, en oubliant que passé, présent et futur, comme l'individu et le collectif, l'imaginaire et le réel, se côtoient à chaque instant. Exit la structure binaire de *Tabou* où le présent est hanté par les fantômes du passé. Désormais, tous les temps, tous les lieux, toutes les histoires coexistent. Mieux, c'est de cette fusion que naît une véritable ouverture au monde. Dans ce film, Gomes affirme une nouvelle dimension : il n'est pas seulement un cinéaste portugais, c'est l'Europe, voire le Monde, qui est désormais son terrain de jeu/de fabulation.



Rédemption (2013)

MILLE ET UNE NUITS POUR ENCHANTER LE MONDE

« Août 2013 - juillet 2014. Durant cette période, le pays a été l'otage d'un programme économique d'austérité mis en place par un gouvernement apparemment dépourvu du sens de la justice sociale. Résultat, presque tous les Portugais s'appauvrirent. »

Les Mille et une nuits, c'est tout ce qui précède et beaucoup plus. Sur l'inscription dans le merveilleux, nul besoin d'en rajouter. Tout est dans le titre : ce besoin d'histoires qui habite le cinéaste et ses personnages, c'est celui qui conduit Shéhérazade à remettre son ouvrage sur le métier toutes les nuits. Un besoin vital puisque si elle s'arrête, dit la légende, elle subira le sort de celles qui l'ont précédée : elle sera exécutée et le cycle de la violence recommencera. Le facétieux Miguel Gomes fait commencer son récit à la 437^e nuit et nous suivrons donc les aventures de Shéhérazade jusqu'à la 530^e. Peut-être une manière de nous signifier que nous sommes au milieu d'une histoire beaucoup plus vaste, peut-être une façon de nous dire que ceci n'est qu'un prélèvement d'un ensemble quasi infini. Peut-être pour s'inscrire dans le

flux continu de la vie, comme s'inscrit ce très beau dernier plan d'un homme qui marche au bord du chemin.

Le film s'offre à nous divisé en trois volumes, trois films autonomes d'une certaine façon, qui portent les doux noms de *L'inquiet*, *Le désolé* et, enfin, *L'enchanté*. En soi, cette partition et les noms donnés proposent déjà une lecture, une sorte de progression. Elle instaure également un jeu de piste, jeu de piste qui vient singulièrement se compliquer lorsque l'on entre dans la structure même de chaque volet. Car chacune des trois parties est subdivisée en trois ou quatre chapitres, eux-mêmes pouvant comporter des sous-parties. Fait extrêmement rare, le générique final est précédé d'un index, à l'instar d'un recueil de nouvelles ou d'un roman. On pourrait même envisager cette drôle de structure comme une série télé d'une dizaine d'épisodes. Dans tous les cas, cette structure vertigineuse, en apparence aléatoire, se révèle d'une richesse prodigieuse. Le prologue procède d'ailleurs d'une rare mise en abîme (certes facétieuse, on est quand même chez Gomes) puisqu'il met en scène, outre la fermeture du chantier naval de Viena et la tentative d'éradication de guêpes tueuses, les affres d'un cinéaste qui s'enfuit, rongé par la peur de ne pouvoir à la fois raconter des histoires et écrire la chronique du temps présent, de ce séisme socio-économique en train de se produire sous ses yeux.

« Je suis à Viena car il me semble aujourd'hui impossible de faire un film au Portugal et de les laisser tomber. » (...) Et d'avouer alors avoir caressé l'idée la plus stupide de sa vie: « Je pensais alors que je pouvais faire un bon film rempli d'histoires merveilleuses et séduisantes. En même temps, je pensais pouvoir suivre pendant un an la situation misérable du Portugal. N'importe qui aurait compris que l'un des deux films pouvait être réalisé, mais que c'était impossible de faire les deux ensemble. C'est une question de bon sens. On ne peut pas faire un film militant et oublier bientôt ce militantisme pour commencer à échapper à la réalité. C'est une trahison, c'est du désengagement, du dandysme! »

Toujours ce dilemme entre le réel et l'imaginaire, entre la vie et le cinéma. Bien sûr, Gomes choisit les deux, un pari fou qu'il va relever avec une maîtrise incroyable. Clin d'œil: suite à sa fuite, il est rattrapé par son équipe de tournage et enseveli jusqu'au cou aux côtés de sa coscénariste et de son preneur de son. Il est jugé et condamné pour avoir voulu dilapider les maigres ressources du cinéma portugais (exsangue il est vrai) au profit d'un projet improbable. Alors qu'il fume la dernière cigarette du condamné, il propose à ses juges de leur raconter une histoire et que son exécution soit suspendue jusqu'à ce que



Les Mille et une nuits (2015)

cette histoire ne les tienne plus en haleine. Miguel Gomes s'est mué en Shéhérazade, il l'a peut-être toujours été. Fin du prologue. Le film peut commencer... et *Les Mille et une nuits* réenchanter notre monde.

VOIR LE MONDE AVEC LES YEUX D'UN ENFANT... OU D'UN ANIMAL

Réenchanter, ou peut-être simplement enchanter: voilà donc les douze travaux du cinéaste, une tâche belle et immense. La fin de l'innocence, disait-on plus tôt par rapport à *Tabou*. Pourtant, cette innocence, celle de l'enfant qui ne sait rien et qui s'ouvre au vaste monde, est précieuse pour le cinéaste. Car Miguel Gomes/Shéhérazade le dira plusieurs fois au cours du film, on ne sait rien et il y a tellement de choses à découvrir. « J'ai beaucoup à apprendre de la vie, car le monde est sans limite. » Déjà, dans *La gueule que tu mérites*, il y avait cette sentence définitive: « Avant 30 ans, tu as le visage que Dieu t'a donné. Après, tu as celui que tu mérites. » Si ce n'est pas là une injonction à se prendre en main, à résister, à s'ouvrir et à affronter le monde!

Et il y a les animaux, plus qu'un bestiaire ou une coquetterie. Il y a toujours des animaux dans les films de Miguel Gomes, qui font à la fois partie du monde, de son innocence, de la sagesse populaire. Des animaux fabuleux comme ceux qui peuplent les fables. Dans *Les Mille et une nuits*, ils sont même les héros de quelques-uns des chapitres. Dans *L'histoire du coq et du feu*, un coq est traîné en justice car, rebelle, il ne chante pas à la même heure que ses congénères. Dans *Le chant enivrant des pinsons*, il est dit que les pinsons se taisent lorsqu'ils se sentent dominés. Sans oublier les guêpes tueuses d'abeille du prologue... Des métaphores à la pelle, mais aucune trace de cynisme: « La beauté ne dure pas, mais elle accomplit son devoir de rendre tout le monde un peu plus heureux. »

Chez Gomes, le cinéma renvoie au monde et vice-versa. À se demander si son cri du cœur contre l'austérité ne concerne pas également le cinéma. Son cinéma à lui est généreux, foisonnant, ouvert, empathique. Peu de cinéastes contemporains peuvent se targuer d'avoir une telle attitude. Certes, il y a Apichatpong Weerasethakul à qui, bien que le contexte soit très différent, on pourrait le comparer, par son emprunt au merveilleux, par sa poésie, par son regard sur le politique. Il y a peut-être aussi Tariq Teguia et son *Révolution Zedj* qui ose la profondeur dans le temps (l'histoire collective) et dans l'espace (le bassin méditerranéen). Une chose est sûre, ces cinémas monde sont actuellement les plus stimulants. Une révolte contre un cinéma aseptisé trop souvent adossé à un réalisme social, qui assèche plus souvent qu'à son tour le réel, ne peut être que salutaire. 24

1. Miguel Gomes: Entretien réalisé à Paris le 24 octobre 2012 par Gregory Coutart. <http://www.filmdeculte.com/people/entretien/Entretien-avec-Miguel-Gomes-16352.html>